



## Au petit nègre

Jean-Patrick BEAUFRETON

Couverture : photo prise sur place



Œuvre mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons 4.0 International : pas d'utilisation commerciale ; partage dans les mêmes conditions

Deux femmes déambulent dans la ville d'Alençon, le nez en l'air, l'appareil photo en bandoulière. Elles lèchent les vitrines et l'hilarité les possède quand elles aperçoivent l'enseigne « Au petit nègre ».

— Ici, au moins, ils n'ont pas honte d'afficher la couleur !

— Tais-toi, Alice, tu vas nous faire remarquer...

Après quelques instants de rumination, la plus sèche glisse à voix basse :

— Avec un nom pareil, ça doit être une boutique de chocolat !

Toute heureuse de sa trouvaille, elle s'approche de sa copine et lui ajoute à l'oreille :

— Mais pas de chocolat au lait, du chocolat noir.

Aussitôt les deux promeneuses pouffent comme des donzelles apercevant le slip d'un homme ; elles s'égosillent pour voiler leurs ricanements.

— Dis, Bernadette, suggère l'autre cherchant à ne pas rester à la traîne, et si on entrait ? Y a peut-être le livre d'Agatha Christie avec ses dix petits nègres...

Une seconde série de secousses agite les deux collets montés au teint blondasse à demi-décoloré.

— À moins que ce soit un vendeur d'esclaves qui vivait là ? Tu sais, autrefois, y avait un marché de ces gens-là.

— Tu es folle, c'était dans les ports ! Ici, on est plutôt à la campagne.

Se creusant les méninges en quête d'une explication de circonstance :

— Ou c'était peut-être une pâtisserie spécialisée dans les têtes de nègres...

— C'est vrai que les boulangers ont plus le droit d'appeler leurs gâteaux comme ça. Pourtant ils étaient bons. Je ne sais même plus comment ils disent maintenant ?

Les péronnelles pénètrent dans la boutique, après avoir pris soin de guetter à droite et à gauche, s'assurer de n'être pas surprises par une connaissance illusoire qui les verrait s'engouffrer dans un magasin coquin ou olé-olé : sait-on jamais ?

À l'intérieur, personne. Les étagères chargées de bibelots à offrir en souvenirs, d'objets décoratifs à suspendre aux murs, de cartes postales, d'écussons à coudre. Derrière le comptoir, des paquets de cigarettes aux formats uniformes. Aucun chocolat, aucun livre de l'auteure anglaise, pas même un plateau aux couleurs de Banania ou un set de table vantant les marques de rhum.

— Bah, on s'est trompées, déplore Bernadette, comprenant qu'elles ont pénétré dans un bureau de tabac, cadeaux et souvenirs. Le nom a rien à voir avec ce qu'on pensait !

— Que puis-je pour vous, mesdames ?

Un homme s'est glissé dans les pas des visiteuses, il les a contournées et rejoint la place habituelle du vendeur, derrière le présentoir, près du tiroir-caisse. Les deux amies ne l'ont pas entendu venir, ni vu se dresser devant elles. Sitôt elles lèvent le nez sans même songer à ce qu'elles pourront bien répliquer.

Oh ! stupeur, c'est un... comment dire pour ne froisser personne ?

En un mot comme en cent, elles arriveraient au même résultat, car il faut bien appeler un chat un chat. Quoiqu'en l'occurrence, ce n'est pas un matou, ce serait plutôt une girafe, tellement il est grand. Mais en même temps, elles n'ont jamais vu une girafe de cette couleur.

Blêmes, livides, blafardes, les promeneuses dévisagent leur interlocuteur avec des yeux exorbités. Elles sentent leurs jambes trembler et se dérober.

— Voilà, songe Bernadette aux lèvres vibrantes et muettes comme celles d'une carpe, on est bien obligé de le dire : c'est un homme de couleur... une sorte d'ébène qui parle et qui s'agit.

— Mais, se dit Alice bouche bée devant l'apparition, il peut quand même pas être propriétaire. C'est écrit « au petit nègre » et lui, il est géant... et puis... un noir... à son compte !

Malaxant leurs maigres idées, ne trouvant plus leurs mots, elles sentent le sang venir colorer leurs visages, d'abord pétale fleuri, il vire à la cerise, puis à l'écarlate et enfin au purpurin ; leurs yeux se troublent, leurs méninges battent la chamade. Elles restent indécises entre une réponse incongrue et la fuite effrayée face au sauvage, qu'elles craignent de la pire espèce.

— Vous cherchez quelque chose ?

Le personnage se montre aimable, dans l'attitude de n'importe quel vendeur civilisé.

— Oui, non, enfin...

Alice déplie son mètre cinquante avec l'intention de se hisser à la hauteur d'une maîtresse devant son valet :

— Nous pensions que c'était une boutique de chocolat...

Aussitôt elle éprouve un choc : c'est le pied de Bernadette dans son mollet, qui lui indique de ne pas plaisanter : ce n'est ni le lieu, ni le moment, et surtout pas la personne à chambrer ! Ces gens-là n'ont sûrement pas le même sens de l'humour !

— Vous avez ici des Mars et je crois qu'il me reste quelques Lion.

Prise à son propre piège, la fausse cliente se contraint à donner suite à sa première demande et achète une barre hyper sucrée dont elle a horreur, tandis que sa copine tente un autre subterfuge :

— Moi, c'est plutôt des timbres poste... Si vous en avez bien sûr ?

— À tamponner ou à lécher ?

La question du boutiquier réveille dans l'esprit de la touriste une affirmation entendue tant de fois et qui porte justement sur les hommes de cette couleur, de cette origine, de ce gabarit. Elle se revoit au collège, ses copines adolescentes prétendaient que les « petits blancs » passaient pour des espèces de boute-en-train, tandis qu'eux, les autres, les pas pareils étaient plutôt du genre étalons, sacrément équipés dans leur culotte, entre leurs jambes, jamais rassasiés et si excitants que les femmes hurlaient dans la savane, plus fort que les lionnes en chasse.

Bernadette ne se sent pas la force d'avouer sa préférence à l'athlète qui semble la dévisager avec insistance, elle laisse un blanc, si j'ose dire ; elle s'imagine déjà en train de le tamponner ou le lécher sans autre forme d'invitation :

— Au tarif carte postale, gémit-elle à deux doigts de suffoquer.

Pendant qu'il détache des carrés entassés dans un dossier cartonné, le marchand s'exclame avec amabilité :

— Vous êtes surprises de me trouver, tel que je suis, dans ce magasin qui porte le nom de petit nègre ?

— Oh non...

— Oh oui... enfin...

Face au chœur simultané mais discordant, il poursuit dans un large sourire :

— Autrefois, là, sur la place devant la boutique, il y avait une forge... avec le charbon, le soufflet et surtout le feu...

— Ah, c'est bien ! marmonne Bernadette plus pressée de décamper que de recevoir un cours d'histoire.

— Quand le forgeron avait terminé son travail, qu'il avait fini de marteler les fers, il était tout en sueur. Et la sueur lui collait la poussière de charbon sur la peau.

— Oh, le pauvre ! se désole Alice en imaginant la scène décrite d'un homme en nage, noir comme les ramoneurs de son enfance. Et il avait pas de quoi se laver ? suggère-t-elle d'un ton naïf.

— Bien sûr, mais pour cela, il devait rentrer chez lui, dans cette maison, là où on est... Et ses voisins un peu moqueurs l'appelaient : le petit nègre. Une sorte de clin d'œil, de blague. Sa boutique a reçu le nom et elle l'a gardé à tra-

vers les époques, car je vous raconte une histoire qui s'est passé au Moyen-Âge ! D'ailleurs, la boutique est le plus ancien magasin d'Alençon.

Embarrassées devant leur méprise d'un chocolatier, d'un négrier rural ou d'une librairie en mal d'inspiration, les deux baladeuses cherchent une remarque sensée :

— Comment sont les gens ! ose Alice... toujours prêts à se moquer des autres ! N'est-ce pas ? C'est-y pas malheureux quand même.

Bernadette, noyée dans ses idées toutes faites, ses partis pris sans prise et ses a-priori inappropriés, n'envisage plus qu'une chose : sortir, déguerpir, disparaître, prendre la poudre d'escampette.

— Bien, merci, au revoir...

Elle se retient juste à temps pour ne pas ajouter :

— À la prochaine !

Sitôt dehors, chacune part dans une direction différente :

— C'est par là qu'on va.

— Non, là : c'est d'où qu'on vient !

— Ah oui, c'est vrai.

Et elles manquent se télescoper en s'élançant chacune dans la direction opposée.

Au final, Alice et Bernadette prennent le même chemin, qu'importe lequel. En leur for intérieur, elles se promettent, sans l'avouer à la comparse, de réfléchir à deux fois, voire davantage si nécessaire, avant de dire une énormité qui les mène à se fourvoyer.

## **Éditions La Piterne**

Les éditions La Piterne publient les nouvelles originales de Jean-Patrick Beaufreton en livres numériques. Ces publications sont disponibles sur Internet à la librairie 7Switch.

[www.beaufreton.fr](http://www.beaufreton.fr)